par la scène d'*Eole déchaînant les vents;* Dejuinne, dans un tableau exposé au Salon de 1822, l'a figuré par *Borée enlevant Orythie;* un statuaire contemporain, M. E. Carlier, l'a représenté par une jeune fille, à l'air souffreteux, s'enveloppant d'une épaisse draperie (Salon de 1869). Un autre sculpteur, M. Cambos, a emprunté à La Fontaine sa charmante personnification de la *Cigale* et l'a montrée toute frissonnante sous l'impression des frimas. Sous le même titre, M. Jules Lefèvre a exposé au Salon de 1872 une figure peinte avec beaucoup de délicatesse. Des statues allégoriques de l'*Hiver* ont été sculptées par A.-J. Droz (pour le palais du Luxembourg), par R. Gayrard (Salon de 1846) et par Roubaud jeune (Salon de 1869).

On trouvera, à l'article que nous consacrerons à l'iconographie générale des SAISONS, l'indication de diverses autres représentations de l'*Hiver*.

Beaucoup de paysagistes et de peintres de genre ont essayé de fixer sur la toile des effets d'*hiver*. Les artistes néerlandais se sont plu à nous montrer des patineurs et des traîneaux sillonnant la surface glacée des grands fleuves et des étangs de leur pays. Des scènes de ce genre ont été peintes par les Breughel, Valkenburg, R. van Hoecke, Th. Michau, J. d'Arthois, J. Dubbels, Van der Venne, Van Goyen, Van Kessel, Isaac van Ostade, A. van der Neer, Simon de Vlieger, Albert Cuyp, Beerstraten, et, plus récemment, par MM. Scheelfout, Nuyen, Waldorp, Schotel, G. Bodeman, B.-C. Koekkoek, etc. En Italie, Marco Ricci et Ferd. Foschi ont peint des effets d'*hiver*. En France, parmi les artistes contemporains qui ont traité des sujets analogues, nous citerons MM. Courbet, Eug. Lavieille, Emile Michel, Emile Breton, Fleury Chenu, Gustave Doré, F. Français, Harpignies, Jules Laurens, K. Bodmer, etc. Des peintres de genre, M. Gérome, par exemple (le *Duel de Pierrot*), ont encadré leurs compositions dans des paysages d'*hiver* plus ou moins réussis. Gros a rendu, avec sa *maestria* accoutumée, la neige qui couvrait le *Champ de bataille d'Eylau*. Plusieurs peintres, L. Coguiet, Charlet, Bellangé et M. Yvon, entre autres, ont peint la *Retraite de Russie* accomplie par notre armée à travers un pays désolé par l'*hiver*. Th. Gautier a décrit ainsi les lieux où M. Yvon a placé ses figures : « Sous un ciel noir de frimas s'étend la plaine blanchâtre, parsemée de chevaux morts, de cadavres, de débris de toutes sortes que la neige va bientôt recouvrir; des sapins étirent leurs branches comme des bras de spectre; des masures incendiées dessinent leurs silhouettes sombres; des vols de corbeaux tournent dans l'air au-dessus de leur proie; la nature est sinistre, hostile et glacée. L'*hiver* a pris parti pour les Russes. »

HIVERNACHE s. m. (i-vèr-na-che). Agric. V. HIVERNAGE.

HIVERNADE s. f. (i-vèr-na-de). Se dit quelquefois pour HIVERNAGE.

HIVERNAGE s. m. (i-vèr-na-je — rad. *hiverner*). Mar. Temps que les navires passent en relâche, pendant la saison des pluies, des glaces ou des ouragans. ‖ Port abrité où les bâtiments peuvent relâcher pendant la mauvaise saison.

— Agric. Labour donné avant l'hiver aux terres et aux vignes. ‖ Semis de céréales fait en automne, pour avoir des pâturages en hiver. ‖ On dit aussi HIVERNACHE dans ce dernier sens.

HIVERNAL, ALE adj. (i-vèr-nal, a-le — rad. *hiver*). Qui appartient à l'hiver : *Ouragans* HIVERNAUX. *Température* HIVERNALE.

— Agric. Semé en hiver : *Les blés franchement* HIVERNAUX *tallent pendant longtemps après la levée de la plante.* (Matth. de Dombasle.)

HIVERNATION s. f. (i-vèr-na-si-on — rad. *hiverner*). Torpeur, engourdissement pendant l'hiver : *L'*HIVERNATION *de la marmotte.* ‖ On dit plus ordinairement HIBERNATION.

HIVERNE s. f. (i-vèr-ne — rad. *hiverner*). Econ. rur. Nom que l'on donne, dans l'Aveyron, aux brebis que les bergers, par suite d'un usage ancien, ont le droit de mettre pour leur compte dans le troupeau qu'ils conduisent, et de nourrir pendant toute l'année aux frais du propriétaire de ce troupeau : *On a remarqué que les* HIVERNES *étaient une féconde source d'abus.* (Bosc.)

— **Encycl.** Depuis longtemps on a reconnu que l'usage des *hivernes*, tel qu'il existe dans le département de l'Aveyron, est une source féconde d'abus; ainsi, il arrive souvent que les bergers ferment les yeux lorsque pendant l'été, les *hivernes* broutent les blés et les autres récoltes du propriétaire, et que, pendant l'hiver, elles ont la plus forte part dans les distributions journalières de fourrages secs. Toutefois, il n'a pas été encore possible de faire disparaître cet usage. « Peut-être, dit Bosc, sera-t-il nécessaire que l'autorité intervienne, si elle veut qu'il se forme dans ce département des troupeaux de mérinos. Sans doute, la loi doit laisser à tous les cultivateurs et à leurs bergers la faculté de faire tels accords qu'ils jugent à propos; mais lorsque tel accord est devenu forcé par suite de l'habitude, il n'y a plus égalité, et il faut qu'elle ramène par force aux principes de la justice distributive. Or, dans le département de l'Aveyron, on ne peut pas trouver de bergers, quelque cher qu'on les paye en argent, lorsqu'on ne veut pas leur accorder des *hivernes*. »

HIVERNÉ, ÉE (i-vèr-né) part. passé du v. Hiverner. Mar. Couvert de neige : *Côte* HIVERNÉE.

— Agric. Labouré avant l'hiver : *Terre* HIVERNÉE.

HIVERNEMENT s. m. (i-vèr-ne-man — rad. *hiverner*). Zool. Syn. d'HIBERNATION.

HIVERNER v. n. ou intr. (i-vèr-né — rad. *hiver*). Passer l'hiver, la mauvaise saison : *Les troupes* HIVERNENT *dans tel pays. La flotte* HIVERNE *dans tels ports.* (Acad.)

— v. a. ou tr. Agric. *Hiverner les terres.* Leur donner un dernier labour avant l'hiver.

HIVOURAHÉ s. m. (i-vou-râ-é; *h* asp.) Bot. Espèce de gaïac.

HJELMAR, lac de Suède. V. HIELMAR.

HJELMSERYD, paroisse de Suède, gouvernement de Jönköping; 3,000 hab. On y trouve jusqu'à vingt-trois lacs, dont les principaux sont l'Allgunen et le Hillen; il s'y rencontre aussi beaucoup de montagnes qui, presque toutes, ont leur légende, ainsi que d'anciens *tumuli*. Le peuple, très-superstitieux, croit aux jours néfastes, qu'il multiplie à l'excès. Par exemple, si l'on ne veut pas s'exposer à voir ses brebis frappées de folie, il faut s'abstenir de faire la lessive le mardi, de filer le vendredi, et de moudre le grain le samedi. Sous le règne de Charles XI, époque à laquelle les procès de sorcellerie fleurirent en Suède, on a brûlé, à Hjelmseryd, un grand nombre de sorciers et de sorcières.

HJERTA (Lars-Jean), publiciste suédois, né à Upsal en 1801. Il était notaire à Stockholm lorsque, de concert avec Crustenstolpe, il fonda, en 1829, la *Gazette de la diète*, journal destiné à faire connaître les débats parlementaires, et qui devint presque aussitôt l'organe de l'opposition libérale. Cette ligne politique n'était point celle que suivait Crustenstolpe. Aussi, dès l'année suivante, ce dernier se sépara-t-il de son associé, et fit paraître le *Fœderneslandet*. C'est alors que Hjerta fonda de son côté l'*Aftonbladet* (la *Feuille du soir*), qui compta en peu de temps 6,000 abonnés, chiffre qu'aucune feuille suédoise n'avait jamais atteint. Le succès de ce journal, appelé par Tegner la *Bible du peuple*, fut considérable, surtout pendant toute la fin du règne de Charles XIV. Après l'avénement d'Oscar Ier, en 1844, l'*Aftonbladet* cessa d'être l'organe de l'opposition et devint gouvernemental. Tout en prenant part à la rédaction de son journal, Hjerta se livrait au commerce. Il a dirigé pendant longtemps une fabrique de bougies stéariques et une librairie.

HJERTING, bourg du Danemark, dans la presqu'île du Jutland, bailliage et à 31 kilom. N.-O. de Ribe, avec un petit port sur la mer du Nord; 727 hab. Exportation de bestiaux et de grains. Service régulier de steamers anglais pour Lowestoft.

HJERTUM, paroisse de Suède, dans le gouvernement de Bohus, sur la rive droite du fleuve de Gotha, bornée à l'O. par une puissante chaîne de montagnes appelée Inlandsfjœllet; 3,500 hab. Cette chaîne de montagnes, presque entièrement couverte de bois, offre d'abondantes ressources aux habitants, et renferme une quantité de lacs généralement situés de la façon la plus pittoresque. Sous le rapport de l'histoire naturelle, la paroisse de Hjertum présente un caractère très-remarquable. De fréquents éboulements de terrain s'y produisent, qui presque toujours sont suivis de phénomènes météorologiques. Un de ces éboulements, qui eut lieu le 7 octobre 1648, causa la mort de plusieurs personnes. On trouve, aux environs de Hjertum, beaucoup d'anciens tertres funéraires, et, dans les entrailles du sol, parmi des vestiges de redoutes, des épées, des mousquets, des balles, etc., témoins de la bataille qui a été livrée dans cet endroit en 1657, entre les Norvégiens et les Suédois. L'église, de date très-ancienne, renferme une chapelle sépulcrale, où l'on voit les tombeaux de plusieurs personnages célèbres.

HJŒRRING, ville du Danemark, dans la partie septentrionale du Jutland, préfecture et à 46 kilom. N. d'Aalborg, ch.-l. d'amt ou prévôté; 3,000 hab. Commerce de grains, de viandes fraîches et salées, fabriques d'eau-de-vie, fonderies, brasserie, moulin et boulangerie à vapeur. ‖ L'*amt* de Hjœrring couvre une surface de 51 1/2 milles carrés, et renferme une population d'environ 85,000 hab. Sous le rapport ecclésiastique, il dépend du diocèse d'Aalborg.

HJORT (Pierre), philosophe et critique danois, né dans l'île d'Amager, près de Copenhague, en 1793. La philosophie, la théologie et l'esthétique furent le principal objet de ses études. Partisan des idées romantiques, il écrivit, pour les défendre contre les idées classiques, deux ouvrages, intitulés : *Digter Ingemamdog Hans Warker* (1815), et *Tolf paragrapher om Jens Baggensen* (1816). Quelque temps après, il quitta Copenhague pour visiter les principaux Etats de l'Europe, l'Allemagne, la France, etc., séjourna longtemps à Rome et à Munich, entra en relation avec les philosophes et les artistes les plus remarquables du temps, et, de retour en Danemark, il professa, de 1822 à 1849, la langue et la littérature allemande à l'Académie de Sorœ. Les écrits de Hjort ont exercé une réelle influence sur les lettres dans son pays. Les plus remarquables sont : *Tydsk gramatik for Dansktalende* (Copenhague, 1851, 5e édit.); *De tydske conjugationes* (1826); *Det engelske conjugations system* (1843); *Tydsk Lasebog for Dansktalende* (1843, 3e édit.); *J. Scotus Erigena* (1823); *Lære om Villiens Frihed, forsvaret imod en Mediciners Angreb* (1825); *Den Danske Bœrneven* (1860, 7e édit.), ouvrage très-important; *Samb og'nye Psalmer* (1843, 3e édit.), etc. Il a, en outre, fourni à divers journaux et recueils un grand nombre de mémoires sur la littérature danoise, sur la politique et la pédagogique, et a publié, depuis 1848, à propos de la question du Slesvig-Holstein, plusieurs brochures dans lesquelles il défend les droits de la royauté danoise.

HJORTSBERGA, paroisse de Suède, prov. du Bleking; 1,500 hab. On y voit une enceinte circulaire formée d'énormes pierres qui, dans les temps anciens, servait de siége judiciaire pour toute la province. A quelque distance est une hauteur sur laquelle les criminels étaient exécutés aussitôt après le jugement. Cette hauteur s'appelle encore aujourd'hui *Galg backen* (Place des exécutions). Plusieurs autres enceintes lapidaires se trouvent dans la même paroisse. L'une, composée de sept grandes pierres, est désignée sous le nom des Sept pierres royales. ‖ Il existe encore en Suède, dans le gouvernement de Kronoberg, une autre paroisse du nom de Hjortsberga, avec une population de 1,600 hab., divisés en petits et en grands paysans. Les petits paysans vivent comme partout ailleurs ceux de leur classe; mais les grands paysans affectent une certaine morgue, et cherchent à prendre les manières de la haute bourgeoisie.

HLADNICHIE s. f. (la-dni-kî; *h* asp. — de *Hladnich*, sav. allem.). Bot. Syn. de MALABAILA.

H'LASSA, ville du Thibet. V. LASSA.

HLEBOWICZ (Antoine-Boleslas), philologue polonais, né à Grodno en 1801, mort en 1847. D'abord inspecteur des études dans l'école des cantonistes militaires de Varsovie, il fut nommé, en 1833, secrétaire, et plus tard membre du nouveau conseil de l'instruction publique de la même ville. De 1841 jusqu'à sa mort, il rédigea le *Mémorial religieux et moral*, recueil qui renferme une foule de documents intéressants pour l'histoire religieuse et politique de la Pologne. Les principaux ouvrages de Hlebowicz sont : *Courte esquisse de la vie de Witold, grand-duc de Lithuanie* (Vilna, 1821); *Courte description des antiquités russes* (Vilna, 1822, 2 vol.); *Grammaire russe de Ch.-Ph. Keiff, mise à l'usage des Polonais* (Vilna, 1823); *Esquisse statistique de l'empire de Russie* (Varsovie, 1826), etc. Hlebowicz avait, en outre, collaboré au *Journal de Vilna* et aux *Annales de la bienfaisance*.

HLODYNE ou **LODINE**, la Terre, par conséquent Frigga, l'épouse d'Odin, et la mère de Thor, dans la mythologie scandinave. Les Germains l'appelaient HLUDANA.

HLUBEK (François-Xavier-Guillaume), agronome allemand, né à Chatitschau (Silésie autrichienne) en 1802. Après avoir occupé un emploi dans la magistrature, il professa successivement l'économie rurale à Vienne (1830), à Lemberg (1832), à Laybach (1833), où la Société d'agronomie le chargea d'administrer sa ferme agricole, de rédiger ses *Annales*, le *Calendrier économique de l'Illyrie*, puis il passa au même titre à Grätz, en 1840. Là, il devint rapporteur de la commission centrale de la Société agronomique de Styrie, en même temps que directeur des établissements modèles entretenus par cette Société. Hlubeck fonda, en 1843, la Société styrienne de sériciculture, dont les produits obtinrent, en 1851, le premier prix à la grande exposition industrielle de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages traitant la plupart d'économie politique. Nous citerons les suivants. la *Nourriture des plantes et la statistique de l'agriculture* (1841), écrit couronné par la Société agronomique, et qui a pour complément le suivant : *Examen de la chimie organique de Liebig* (1842), dans lequel l'auteur se déclare pour ce chimiste; *Essai d'une description et d'une classification nouvelle des diverses espèces de vigne* (1841); les *Rapports commerciaux entre Trieste et la Monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (1841); *Discussion des questions les plus importantes de l'agriculture* (1842); l'*Agriculture dans le duché de Styrie* (1846); la *Science de l'agriculture dans toute son étendue* (Vienne, 1851-1852, 2 vol.); *Rapport sur l'agriculture anglaise et sur l'exposition de Londres* (1852); *Théorie de l'exploitation agricole* (1853); la *Plantation au moyen du noyau* (1858); la *Culture de la vigne dans la monarchie autrichienne* (1864), etc.

HNIEVKOVSKI (Sébastien), littérateur tchèque, né en 1770, mort en 1847. Un des premiers promoteurs de la renaissance de la littérature nationale bohème, il publia, au commencement de ce siècle, avec Puchmayer et les frères Nejedel, le premier journal qui ait paru en langue tchèque, le *Hlasatel* (le *Hérant*). Cette feuille acquit rapidement une grande influence, qu'elle conserva après que Hnievkovski en fut devenu le seul rédacteur. On a de lui : *Chants recueillis de la flûte des sorciers*, en collaboration avec Puchmayer et W. Niejedel (Prague, 1794); *Nouvelles poésies; Diewin*, poëme héroï-comique en douze chants (1805, 2 vol.; complètement refait, 1829, 2 vol.); *De la poésie tchèque, et en particulier de la prosodie* (1820); *Jaromir*, tragédie en cinq actes (1835); les *Fiancés de Kolodieja* (1839); le *Docteur Faust*, conte en neuf chants (1844). Il avait, en outre, fourni un grand nombre d'articles à différents journaux tchèques, tels que les *Fleurs*, l'*Abeille*, la *Guirlande* et le *Journal du musée de Bohême*.

HNOJEK (Antoine-Albert), littérateur tchèque, né à Brandeis en 1799. Il fut ordonné prêtre en 1823, puis devint professeur de théologie à Litomierz (1824), notaire de l'évêque de cette ville (1842), enfin, en 1849, conseiller consistorial et curé de Marionsheim. On a de lui : la *Petite corbeille de fleurs, récits pour l'adolescence* (1825); la *Clef du ciel et de la terre* ou *Notions élémentaires sur le ciel et sur la terre* (Prague, 1843); *Catéchisme des cérémonies de l'Eglise catholique* (Prague, 1846); des *Fables*, qui ont paru dans différents journaux tchèques; enfin, des traductions de plusieurs contes du chanoine Schmidt.

HO interj. (o; *h* asp.). S'emploie pour appeler ou interpeller :

Holà! *ho!* descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
LA FONTAINE.

‖ Marque aussi l'étonnement ou l'admiration : Ho! HO! *vous venez de chez un imprimeur; cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.* (Le Sage.)

Ho! ho! qu'elle est égrillarde!
MOLIÈRE.

Ho! ho! les grands talents que votre esprit possède!
MOLIÈRE.

‖ Marque aussi l'indignation, l'improbation, la contradiction :

Inconstant! *Ho!* voilà votre mot ordinaire.
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès.
C. D'HARLEVILLE.

HO s. m. (o; *h* asp.). Métrol. Mesure de capacité chinoise, qui équivaut à 35 litres.

HOACTLI s. m. (o-ak-tli; *h* asp. — mot mexicain). Ornith. Nom vulgaire du héron huppé, qui vit sur les lacs du Mexique.

HOACTOU s. f. (o-a-ktou; *h* asp. — nom mexicain). Ornith. Femelle du hoactli.

HOADLEY (Benjamin), controversiste anglais, né à Westerham, comté de Kent, en 1676, mort à Chelsea en 1761. Il fut recteur de Saint-Mildred, puis de Saint-Pierre-le-Pauvre, à Londres, se distingua dans les controverses théologiques en prenant parti pour les principes d'indépendance de la basse Eglise contre l'Eglise épiscopale, et envisagea le christianisme d'un point de vue tout rationnel. La manière brillante et habile dont il mena cette campagne lui valut le rectorat de Streatham. Quand le parti whig arriva au pouvoir, Hoadley fut nommé un des chapelains royaux, puis devint successivement évêque de Bangor, d'Hereford, de Salisbury (1723) et de Winchester (1734). Ce prélat souleva contre lui une véritable tempête, en déclarant que l'évêque ne devait avoir aucune juridiction temporelle. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : l'*Eglise raisonnable représentée par les ministres dissidents, etc.* (1703, in-8o); *Lettres à l'évêque Alterbury* (1706-1708, in-8o), etc. Les *Œuvres complètes* de Hoadley ont été publiées par son fils, John Hoadley (1773, 3 vol. in-fol.).

HOADLEY (Benjamin), médecin et littérateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1706, mort à Chelsea en 1757. Il fut médecin de la maison du roi (1742) et de celle du prince de Galles, et publia : *Trois lettres sur les organes de la respiration* (1740, in-4o); *Observations sur une série d'expériences électriques*, etc. Hoadley serait depuis longtemps tombé dans un profond oubli, s'il n'avait écrit une charmante et spirituelle comédie, *Suspicious husband* (le *Mari soupçonneux*), qui fut imprimée à Londres (1747, in-8o). Il aida, en outre, Hogarth à composer l'*Analyse de la beauté*. — Son frère, John HOADLEY, né à Londres en 1711, mort en 1776, entra dans les ordres, et fut chapelain du prince de Galles. Outre des poésies, on lui doit des pièces de théâtre d'une médiocre valeur, entre autres : le *Contraste*, comédie (1731); la *Vengeance de l'amour*, drame (1737); *Phœbé*, pastorale (1748, in-8o), etc.

HOAI-HO, rivière de Chine. Elle prend sa source dans la province de Ho-nan, coule au S.-E., arrose la province de Ngan-hoéi, et se jette dans le Hoang-ho, rive gauche, après un cours de 660 kilom.

HOAÏ-TSONG, empereur de la Chine, de 1627 à 1644. Il succéda à son frère Hi-Tsong, dans un temps où des séditions et des révoltes avaient éclaté dans différentes parties de l'empire et au moment où les Tartares Mandchoux envahissaient les provinces du Nord. Bon, clément, vertueux, mais indolent, dépourvu d'énergie, Hoaï-Tsong était incapable de prendre d'une main ferme les rênes de l'Etat et de combattre vigoureusement les rebelles et les envahisseurs. Les progrès de l'empereur des Mandchoux, Taï-Tsong, furent tels, que ce prince prit, en 1635, le titre d'empereur de la Chine. Il se disposait à s'emparer de Pékin, lorsqu'il mourut l'année suivante. Hoaï-Tsong, délivré de cet ennemi, fut loin de trouver le repos. Il fit combattre par ses généraux huit grandes armées de rebelles. Le chef d'une de ces armées, Li-Tsé-Chin, par l'habileté de sa conduite, se vit bientôt à la tête d'un million d'hommes et maître du tiers de la Chine. Il marcha sur Pékin, où se trouvait l'empereur, et s'empara de cette ville. Le faible Hoaï-Tsong, qui n'avait su se défendre, alla se pendre dans un lieu retiré de son palais. On peut le regarder comme le dernier empereur de la dynastie des Ming, qui fut remplacée par celle des Tsing.

HOAMG, ou **HOANG**, ou **HOANGE** (Arcade), un des premiers Chinois venus en France, né dans la province de Fo-Kien en 1679, mort à Paris en 1716. Il était fils d'un assistant impérial des provinces de Nankin et de Chamtam, qui s'était converti au christianisme. Le jeune Arcade Hoamg fut également baptisé et conduit, vers 1710, en France, par l'évêque de Rosalie, qui le plaça au séminaire des Missions étrangères, à Paris, puis le fit nommer interprète à la Bibliothèque royale. Hoamg entra en relation avec Fourmont et Fréret, à qui il donna l'idée d'apprendre le chinois. Une mort rapide interrompit les travaux de traduction qu'il avait commencés.

HOAMI ou **HOAMY** s. m. (o-a-mi; *h* asp. — du chinois *ho-a-my*, même sens). Ornith. Espèce de grive, qui habite la Chine, et qui est un peu moins grosse que le mauvis.

HOANG-HAÏ. V. JAUNE (mer).

HOANG-HIN s. m. (o-an-guin; *h* asp.). Bot. Nom d'une plante chinoise, appelée aussi KHI-TSI, ou LOU-HO, ou bien KO.

— **Encycl.** Cette plante se rencontre particulièrement dans les provinces de Tché-Kiang et de Kiang-Nan, et croît dans les lieux incultes aussi bien que dans les endroits cultivés. Il résulte d'un rapport, présenté par M. Stanislas Julien à l'Académie des sciences, sur un échantillon du *hoang-hin*, envoyé de Chine par l'abbé Voisin, que la tige de cette plante est violette et atteint de 4 mèt. à 8 mèt. de hauteur. Ses fleurs, d'un rouge vif et disposées en grappes, sont comestibles. La tige est précieuse, parce qu'elle sert à fabriquer une toile excellente, non moins blanche que la toile de chanvre. De Jussieu pense que le *hoang-hin* doit être rangé dans la famille des légumineuses.

HOANG-HO, fleuve de la Chine. V. JAUNE (fleuve).

HOANG-TCHÉOU, ville de la Chine, dans la province de Hou-Pé, ch.-l. du département de son nom, sur le Yang-Tsen-Kiang, à 48 kilom. S.-E. de Wou-Tchang. Commerce important.

HOANG-TI, empereur de la Chine, surnommé Yeou-Hioung, mort plus que centenaire en 2599 av. J.-C. Il vécut dans des temps légendaires, de sorte que beaucoup des événements qu'on rapporte à son règne peuvent être relégués parmi les fables. Il était fils d'un gouverneur du Yu-Hiong, et s'appelait *Souan-Youen* lorsqu'il succéda à son père, malgré son extrême jeunesse. Voyant l'empereur Chin-Noung incapable de comprimer les troubles qui agitaient l'empire, il lui demanda d'abdiquer, et fut proclamé empereur de la Chine sous le titre de Hoang-Ti (empereur jaune), en 2698. Il eut d'abord à combattre une révolte de Tchi-Yeou, prince de la race de Chin-Noung. Il le vainquit, lui fit trancher la tête, ordonna d'exterminer ses partisans, puis s'adonna tout entier aux soins de l'administration. Il divisa ses Etats en dix provinces, chaque province en dix départements, chaque département en dix arrondissements, et il établit dans chaque arrondissement dix centres de population. Il institua, en outre, tout un système de gouvernement pour les provinces et leurs subdivisions, de telle sorte qu'il lui fut possible de tenir sans cesse les populations soumises à sa volonté. Hoang-Ti divisa ses sujets en classes, qu'il distingua par les couleurs, réservant le jaune pour la famille impériale. Vers la fin de sa vie, il institua un conseil de six ministres, qui partagèrent avec lui les soins de l'administration. On fait remonter à son règne la découverte d'un grand nombre d'inventions dont on a également placé l'introduction sous des règnes antérieurs ou postérieurs au sien. Parmi les inventions les plus importantes dont on attribue l'honneur à Hoang-Ti ou aux savants de son temps, nous citerons : la monnaie, la boussole, un système des poids et mesures, les chars, les pirogues, l'arc, les filets, des ustensiles d'agriculture, des armes plus commodes, les briques cuites, la gamme, divers instruments de musique, etc. Ce fut en imaginant un instrument, composé de douze chalumeaux de différentes grandeurs, que Hoang-Ti découvrit, dit-on, lui-même l'octave; ce fut d'après les instructions de ce prince que son ministre, Thsang-Hieh, composa les caractères de l'écriture, et que Ta-Nao calcula le cycle sexagésimal, dont l'usage s'est perpétué en Chine. Il organisa une sorte de collége chargé d'écrire l'histoire, confia à sa femme Si-Long-Chi le soin d'enseigner l'art d'élever des vers à soie, d'employer la matière des cocons à la fabrication des étoffes et de propager cette utile invention. Enfin, on prétend que ce fut sous son règne que furent établis les premiers principes de l'astronomie, des mathématiques, des sciences naturelles, de la médecine, de la pharmacie, etc. Hoang-Ti fit construire le premier temple, dédié au Chang-Li ou seigneur suprême. Il eut vingt-cinq enfants, dont prétendirent descendre les fondateurs des trois premières dynasties.

HOAR (Thomas), amiral anglais. V. BERTIE.

HOARE (Prince), auteur dramatique anglais, né à Bath en 1754, mort à Brighton en 1834. Il s'adonna d'abord à la peinture, suivit les cours de l'Académie royale, alla se perfectionner à Rome en 1776, revint en Angleterre, et abandonna bientôt les pinceaux pour écrire des pièces de théâtre et des articles de critique d'art. Parmi ses œuvres théâtrales, nous citerons : la tragédie intitulée *Voici ce qui s'est passé* (1788); les opéras : *Pas de chanson, pas de souper* (1790); *Didon, reine de Carthage* (1792); *Ma grand'mère* (1793); *Mahmoud* (1796); les *Villageois italiens* (1797); les comédies : les *Soupirs* (1799); les *Enfants* (1800); les *Partners* (1805); *Quelque chose à faire* (1808), etc. Hoare a publié en outre : *Extraits d'une correspondance avec les Académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg* (1802); *Recherches sur la culture et l'état actuel des arts du dessin en Angleterre* (1806, in-8o); l'*Artiste* (1809-1810, 2 vol. in-4o), recueil d'essais; les *Epoques des beaux-arts* (1813, in-8o), etc.

HOARE (sir Richard COLT), antiquaire anglais, né à Stourhead en 1758, mort en 1838. Devenu baronnet et possesseur d'une grande fortune à la mort de son père, il se mit à voyager sur le continent, fit une excursion archéologique dans le pays de Galles, et publia, entre autres ouvrages : *Histoire ancienne du sud du Wiltshire* (1812, 2 vol. in-fol.); *Histoire moderne du comté de Wilt* (1822-1830), faisant suite à la précédente; *Voyage classique en Italie et en Sicile* (1818, 2 vol. in-8o).

HOAT-CHI s. m. (o-a-tchi; *h* asp.). Terre bolaire très-blanche, dont se servent les Chinois pour la fabrication de la porcelaine.

HOAZIN s. m. (o-a-zin; *h* asp. — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux, dont l'espèce type habite la Guyane : *Le* HOAZIN *ne se trouve qu'au bord des eaux.* (Z. Gerbe.) *Le* HOAZIN *habite ordinairement les grandes forêts.* (V. de Bomare.) ‖ On dit aussi HOACTZIN et HOATZIN, et on l'appelle encore HOCCO BRUN et FAISAN HUPPÉ DE CAYENNE.

— **Encycl.** Le *hoazin* est de la taille d'une poule ordinaire. Il est caractérisé par un bec épais, robuste, comprimé latéralement, à bords dentelés vers leur origine, et garni à sa base de soies divergentes; des orbites nues; des paupières ciliées; des narines médianes percées dans une membrane; des tarses forts, robustes, réticulés, et des doigts entièrement divisés. Sa nuque est surmontée d'une belle touffe de plumes étroites, effilées et roides. Son plumage est très-varié; il a la gorge blanche; le derrière du cou et les rectrices alaires bruns, rayés en long de blanc pur; le dos et les ailes d'un vert sombre à reflets dorés; l'abdomen fauve; la queue d'un vert noirâtre et doré, terminée par un large ruban blanc; les tarses rouges.

Ce bel oiseau habite la Guyane; quelques auteurs assurent qu'on l'a vu aussi au Mexique, où il serait probablement de passage. Il habite les grandes forêts, et surtout le bord des eaux et les lieux inondés, ce qui tient à son genre de vie. Il se nourrit des feuilles et des fruits du *moucou* ou *arum arborescent*, végétal qui couvre de grandes étendues dans les savanes inondées. Partout où ces plantes croissent en abondance, on peut être assuré de rencontrer des *hoazins*. Ces oiseaux vivent quelquefois par paires, d'autres fois par petites troupes de huit à dix individus. Ils se tiennent ordinairement sur la même branche, l'un à côté de l'autre. V. de Bomare dit que le *hoazin* se perche sur les arbres, le long des eaux, pour guetter et surprendre les serpents dont il se nourrit; mais c'est là, sans doute, une erreur ou tout au moins une confusion. Il ajoute que la voix de cet oiseau est forte, et ressemble moins à un cri qu'à un hurlement; qu'il prononce son nom (*hoatzin*) d'un ton lugubre et effrayant, ce qui le fait passer, parmi les indigènes, pour un oiseau de mauvais augure. Néanmoins, le *hoazin* est peu défiant et se laisse aisément approcher par l'homme; il paraît même très-disposé à la domesticité. Il niche sur les arbres; la femelle pond quatre à six œufs. La chair de cet oiseau exhale une odeur de castoréum et ne se mange point.

HOBART-TOWN ou **HOBARTON**, ville capitale de la terre de Van-Diémen, sur la côte sud, à 14 kilom. de l'embouchure de la Derwent; par 42° 53′ 12″ de lat. S. et 145° 22′ de long. E.; 25,000 hab. Evêché anglican; école de sciences appliquées. Cette ville est située au fond d'une petite baie nommée Sullivan-Cove. Le port est sûr et profond. On y a construit une jetée, contre laquelle les bâtiments du plus fort tonnage ont accès pour leur déchargement. Hobart-Town prend de jour en jour de l'extension. Les sociétés s'y fondent. Un de ses édifices les plus importants est le *Mechanic's Institute*, école de sciences appliquées, qui tient à la fois de l'Ecole centrale et de l'Ecole polytechnique françaises. Les rues de la ville sont larges, généralement très-longues et bordées de belles constructions. On y trouve une manufacture de draps, des imprimeries, des brasseries, des distilleries, etc. Une douzaine de journaux et de revues sont imprimés dans les diverses typographies d'Hobart-Town. On y a établi, dans ces dernières années, plusieurs banques, dont la plus importante est le *Van Diemen's land banking Company*. Les principaux articles du commerce d'Hobart-Town sont : le thé, le café, le sucre, le vin, les spiritueux, la bière, le tabac, les effets d'habillement, les tissus de laine, de fil et de coton, la quincaillerie, la mercerie, le bétail, les viandes salées, l'huile de baleine, la houille, etc. Plusieurs puissances européennes s'y font représenter par des agents consulaires. La fondation d'Hobart-Town remonte à 1804.

HOBBEMA (Minderhout), peintre hollandais, né dans la Frise vers 1635, mort vers 1700. On ne sait absolument rien de la vie de cet artiste, qui est peut-être le plus grand paysagiste connu. C'est depuis quelques années seulement qu'il a été mis en pleine lumière et placé dans son rang, grâce à l'excellente étude que M. Charles Blanc lui a consacrée. Tout ce qu'on peut conjecturer d'après ses œuvres, c'est qu'il fut l'élève ou l'émule de Ruysdaël et qu'il habita Amsterdam. Les tableaux d'Hobbema, qui représentent presque toujours la nature sous un aspect riant, « élèvent l'âme, dit Heris de Bruxelles. Ils sont beaux, fiers, et toujours le soleil y joue le principal rôle. Comme poëte, Ruysdaël l'emporte peut-être par la profondeur sur Hobbema; mais comme peintre, comme coloriste, il se trouve à une énorme distance de son compétiteur. » Pendant longtemps on a attribué à Ruysdaël des œuvres de ce grand artiste. Hobbema s'est principalement attaché à représenter des forêts, des moulins, etc., et il a employé le pinceau de Van de Velde, de Berghem, de Storck et d'autres peintres pour orner ses paysages de figures et d'animaux. La France possède, depuis quelques années seulement, deux ou trois tableaux de l'illustre paysagiste, mais ils ont été tellement repeints, retouchés, revernis et restaurés que leur valeur en est fort amoindrie. Le *Dessinateur*, du musée de Berlin, est plus intéressant sous tous les rapports, bien qu'il ne puisse compter cependant parmi les chefs-d'œuvre du maître. Nous lui préférons le *Paysage boisé*, du Belvédère de Vienne, et les deux toiles splendides qui appartiennent à la reine d'Angleterre, dont l'une surtout, *Vue prise auprès d'un hameau*, doit compter parmi les merveilles d'Hobbema. La collection dite *collection Robert Peel* renferme trois paysages non moins précieux : un *Moulin à eau*, *Ruines du château de Brederode* et un *Pays boisé*. Le marquis de Westminster est l'heureux propriétaire des deux perles fameuses : *Un chasseur* et *Vue d'une grande route*. Mais le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre du maître appartient à la galerie Littleton; c'est une *Vue de Hollande* avec figures et animaux peints par Adrien van de Velde. « Ce magnifique tableau, dit M. Charles Blanc, est signé et daté de 1663. L'heureux possesseur en a refusé 3,000 livres sterling. » Celui qu'on admire dans les salons de M. de Rothschild, à Paris, est peut-être aussi beau; il n'a été payé que 35,000 francs. Des œuvres d'Hobbema ont été gravées par Vivarès, Landseer, Winckels, Pristel, John Brown et Maton.

murió de 92 años

HOBBES (Thomas), illustre philosophe anglais, né à Malmesbury, dans le Wiltshire, en 1588, mort en 1679, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il était fils d'un ministre anglican et sa mère le mit au monde avant terme. Hobbes manifesta dès son extrême jeunesse des dispositions merveilleuses : il n'avait pas achevé ses classes, qu'il traduisit en vers latins la *Médée* d'Euripide. A l'université d'Oxford, il se lia d'une étroite amitié avec le jeune William Cavendish, baron d'Hardwicke, plus tard comte de Devonshire, et l'attachement de Hobbes à la famille de son protecteur ne se démentit point jusqu'à sa mort. Le comte lui avait confié l'éducation de son fils. Alors, comme aujourd'hui, les voyages étaient considérés dans les grandes familles anglaises comme le complément nécessaire d'une bonne éducation. Hobbes, en sa qualité de précepteur, eut ainsi la bonne fortune d'accompagner son pupille en France et en Italie, où il eut l'occasion de connaître plusieurs personnages distingués dans la politique, les lettres et les sciences. Son premier ouvrage est de 1628; c'est une traduction latine de Thucydide accompagnée d'une notice biographique en guise de préface. Par le spectacle des effets de la guerre civile en Grèce, il avait en vue de prévenir ses contemporains, que la tournure des événements lui faisait craindre de voir entrer dans la même voie, prévision fondée et que le conflit de la royauté avec le Parlement ne tarda pas à réaliser. Le comte de Devonshire et son fils étant morts, Hobbes avait entrepris de faire l'éducation d'un autre jeune seigneur anglais du nom de Gervais Clifton, ce qui lui procura de nouveau l'occasion de visiter la France et l'Italie. Il revint en Angleterre pour se charger encore de l'éducation du second fils du comte de Devonshire, et retourna en France, où il connut le P. Mersenne et Gassendi, et il fut contraint de s'y arrêter après la chute de Charles Ier, dont il avait embrassé la cause. Son attachement aux Stuarts lui valut l'honneur d'être choisi pour diriger les études du prince de Galles, depuis Charles II, du moins en ce qui concernait la philosophie et les mathématiques. Le Père Mersenne l'avait mis en rapport avec Descartes; mais les idées de ce philosophe s'accordaient trop peu avec les siennes pour que cette liaison fût durable. Hobbes publia son *Traité du citoyen* (*De cive*) en 1642; mais il n'en avait fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires destinés à ses amis, et il voulait mettre la dernière main à ce livre, qui ne parut définitivement qu'en 1647 à Amsterdam, où Sorbière en publia bientôt (1648) une traduction française. L'œuvre de Hobbes eut immédiatement un grand retentissement. Nous en avons rendu compte au mot CITOYEN.

Il est vraisemblable que l'état de l'Angleterre au moment où Hobbes écrivait et son attachement personnel à la maison des Stuarts ont influé sur sa théorie politique, qui aboutit au despotisme le plus absolu. Une maladie grave (1649) interrompit un moment les travaux intellectuels de l'auteur, désormais célèbre. Elle fit découvrir en lui des dispositions jusqu'alors ignorées. A juger de ses croyances d'après ses livres, elles n'étaient favorables à aucune religion positive; mais en cette matière, comme en politique, il tenait que la religion établie est la meilleure. Le Père Mersenne, qui jouissait auprès de lui de beaucoup de crédit, ayant en effet essayé de l'amener à professer le catholicisme, il répondit qu'il était né dans l'Eglise anglicane et qu'il voulait y mourir.

En 1652, il publia, en anglais, son fameux *Traité sur la nature humaine et le corps politique*. Cet ouvrage marque une évolution nouvelle dans les idées de Hobbes, et la même évolution se montre dans le *Léviathan*, nom biblique sous lequel on a supposé que Hobbes avait voulu désigner la société humaine. Auparavant, il passait pour un royaliste et un partisan des formes féodales du gouvernement des Stuarts. Mais Hobbes, ayant proclamé à plusieurs reprises que le meilleur gouvernement était le plus fort, n'avait été l'adversaire de la révolution que parce qu'il croyait voir en elle le symbole d'un profond désordre social. Dès qu'il vit Cromwell faire de la république d'Angleterre un gouvernement unitaire et beaucoup plus énergique que celui des Stuarts, naturellement il le préféra, et c'est cette tendance marquée du *Traité de la nature humaine* et du *Léviathan* qui lui ôta les sympathies du parti royaliste.

Hobbes passa les années qui suivirent dans une retraite féconde, à laquelle on doit sa *Logique* (1655), le *Tractatus de corpore* et les *Sex lectiones ad professores mathematicæ Savilianos* (1656), puis enfin le *Tractatus de homine* (1658). Le retour de Charles II (1660) ne semblait pas devoir être pour lui de bon augure; pourtant le roi l'accueillit avec assez de bienveillance, et lui accorda une pension de 100 livres sterling. Mais si Charles II, personnellement, ne nourrissait pas de rancune contre Hobbes, il n'en était pas de même autour de lui. L'aristocratie des cavaliers lui reprochait d'être un transfuge; le clergé anglican, d'avoir été épargné par Cromwell, et, en outre, d'être suspect d'athéisme. Aussi l'empêcha-t-on d'imprimer en Angleterre une édition de ses œuvres, qu'il fut réduit à publier en Hollande (Amsterdam, 1668). Les universités ne le traitaient pas mieux. Un étudiant de Cambridge ayant voulu soutenir une thèse dans laquelle il s'efforçait de justifier les principes de droit naturel préconisés dans les livres de Hobbes, que le droit naturel est celui de la force, la justice un effet des lois positives, et la loi de l'Etat supérieure à la loi divine, fut chassé ignominieusement et puni d'une peine sévère. Pareillement, un érudit, qui avait l'intention d'insérer un éloge en vers du philosophe dans les *Antiquités d'Oxford*, fut contraint de le modifier et d'atténuer le témoignage poétique de son admiration. Il est vrai que Hobbes faisait peu de cas de la publicité; il écrivait pour un petit nombre de gens d'élite, et ne tenait pas à paraître devant la foule, incapable de le juger, cause à laquelle il est juste d'attribuer son habitude de n'écrire qu'en latin et dans un style peu accessible. Cependant les tracasseries qu'on lui suscita finirent par le dégoûter de la société, et, en 1674, il se retira à la campagne, chez ses amis les Devonshire. C'est là que la mort le surprit (1679) à un âge très-avancé et au milieu de ses travaux, que la vieillesse n'avait pas interrompus. Il avait traduit récemment tout Homère (1675) en vers anglais. Sa traduction n'est guère appréciée que pour la préface, qui est une dissertation sur les *Conditions du poëme héroïque*. De ses dernières années datent également : 1o sa théorie de la liberté et ses controverses à ce sujet avec Laney, évêque d'Ely; 2o le *Décaméron philosophique*, ouvrage assez fastidieux, et précédé d'une étude sur la rhétorique (1678); 3o enfin l'*Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, qu'il voulait dédier à Charles II. Le roi, non content de décliner cette offre, refusa d'accorder à l'auteur le privilège nécessaire

La teoría del Derecho Natural de HOBBES es super profunda y revela una clara evidencia de genio supremo, por eso para apreciar la expresión humana del filósofo y dotado de una facultad analítica que raya en genio

pour que son livre pût être imprimé en Angleterre.

La physionomie de Hobbes n'est pas facile à saisir d'ensemble. Il est certainement une des plus vastes intelligences des temps modernes, et son nom jouit d'une célébrité qu'il méritait d'obtenir. Quand on l'examine en détail, il perd dans l'estime de ceux qui l'étudient. Comme homme privé, il possédait des vertus de premier ordre. Adonné, dans sa jeunesse, au vin et aux femmes, ce qui était chez lui un effet naturel du tempérament, quand ses passions furent amorties, il revint à des habitudes sages et régulières. Il était bienveillant, doux, d'un commerce très-sûr, estimé de ceux qui l'approchaient. L'indépendance de son caractère était aussi digne d'éloge. A l'exemple des sages de l'antiquité, il avait gardé le célibat, afin d'être tout entier au service de ses pensées. Ses qualités d'écrivain ne valaient pas autant que celles qui distinguaient sa vie privée. Il était affirmatif, intraitable, ami du paradoxe, opiniâtre, ne reculant jamais devant une querelle ni parfois devant l'injure à froid, vieille pratique du XVIe siècle, qu'on retrouve quelfois au XVIIe. Il avait aussi des préjugés, méprisait les modernes, ne se fiait qu'à lui-même et tenait le savoir traditionnel pour non avenu. Quand il traitait une question, il n'en connaissait pas les antécédents et il ne voulait pas les connaître. Il demandait tout à son propre esprit.

En morale, Hobbes ramène tout au plaisir égoïste, et ce n'est pas un plaisir très-élevé qu'il a en vue, c'est tout simplement le bien-être. Il donne de nos idées et de nos sentiments des définitions très-ingénieuses, mais qui montrent la nature humaine sous un aspect bien froid.

« Qu'est-ce qu'honorer, pour Hobbes? dit M. Jouffroy. C'est concevoir la supériorité de puissance de la personne que l'on honore. Certaines personnes, au contraire, excitent en nous le sentiment du ridicule. En quoi consiste ce sentiment, selon Hobbes? Dans la conception de notre supériorité sur la personne dont nous rions... Qu'est-ce qu'aimer, dans les idées de Hobbes? C'est concevoir l'utilité dont la personne aimée peut être pour nous... Qu'est-ce qu'avoir pitié? C'est imaginer un malheur qui peut nous arriver, en contemplant le malheur dans un autre. »

Les doctrines métaphysiques de Hobbes sont moins connues que ses doctrines politiques et morales.

« La philosophie, dit-il, est à la science ce que la prudence est à l'expérience : elle nous est innée. Il s'agit de la développer, de faire comme le statuaire, de donner une forme à nos pensées. Un flot d'idées vagues existe à l'horizon de notre imagination. Il appartient à la raison d'y mettre de l'ordre. La raison est comme la lumière : elle éclaire tout ce qui est obscur. L'objet de la philosophie, en général, c'est la nature; et, par ce terme, Hobbes entend la nature physique, le monde des corps. Il exclut formellement les êtres spirituels, Dieu et ses attributs. Dieu, suivant lui, échappe à la science. Le seul moyen que nous ayons d'arriver à la science, c'est le raisonnement. Or, raisonner, c'est compter, additionner et soustraire, de sorte que la logique pourrait s'appeler en réalité l'art de calculer. Mais, pour calculer avec exactitude, des règles sont nécessaires; sans quoi l'on tombe dans l'erreur et dans l'absurde. L'essentiel est de définir les termes qu'on emploie. Hobbes distingue, entre les faits sujets à la définition, des faits moins généraux, qu'il nomme *singuliers*, et des faits généraux, qu'il nomme *universels*. Pour lui, ce qui est singulier est composé et a besoin d'être réduit au simple, c'est-à-dire à l'universel. Définir, c'est décomposer le singulier. Du moment où l'on connaît les éléments universels d'un objet singulier, on peut en parler et le faire entrer dans le domaine de la science. Cette singulière théorie du raisonnement n'est, en définitive, que la théorie scolastique du nominalisme. C'est, à un autre point de vue, la théorie de M. de Bonald sur le langage. Hobbes, comme M. de Bonald, avec lequel il a tant d'affinités secrètes, a dit avant lui : *Veritas in dicto non in re consistit*, « la vérité réside dans le langage; elle n'a pas de valeur objective. »

Il est évident que les doctrines de Hobbes ont dû rencontrer de nombreux adversaires, et qu'elles ont dû souvent exciter la colère des spiritualistes de toutes les nuances. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est que Hobbes a profondément remué le sol des idées et exercé une influence qu'on n'avoue pas toujours, mais qui est réelle. Il est le véritable père de Locke et du sensualisme, tant en France qu'en Angleterre.

Les œuvres de Hobbes, a dit Leibnitz, ont servi au progrès de la science. Sur un grand nombre de sujets, l'énergie de sa pensée lui a fait trouver des vues neuves, dont les sciences naturelles, comme la métaphysique et la morale, ont profité depuis.

HOBBISME s. m. (o-bi-sme; *h* asp.). Philos. Système de Thomas Hobbes.

HOBBISTE adj. (o-bi-ste; *h* asp.). Philos. Qui appartient au système de Hobbes : *Philosophie* HOBBISTE.

— Substantiv. Partisan du système philosophique de Hobbes : *Un* HOBBISTE.

HOBE (Charlotte DE), femme poëte mecklembourgeoise, née à Chemnitz en 1792, morte en 1829. Elle était fille d'un maréchal de la cour de Schwerin. Elle reçut, dans la maison de son père, une éducation à la fois solide et brillante, et manifesta de bonne heure un remarquable talent pour la poésie, commença à se faire connaître par des pièces de vers que Mathisson publia dans la *Feuille du matin*, fit paraître deux recueils qui eurent beaucoup de succès, tomba dans une profonde mélancolie, et mourut à Neu-Strelitz, n'ayant encore que trente-six ans. On a d'elle : *Fleurs du Nord* (Berlin, 1818), recueil de stances, élégies, etc., un peu monotones, un peu indécises de forme, mais souvent ravissantes de délicatesse et de sensibilité; *Poésies dramatiques* (Neu-Strelitz, 1822), contenant *Propertia*, tragédie en cinq actes, et le *Gondolier*, drame en deux actes.

HOBEREAU s. m. (o-be-ro; *h* asp. — dimin. de l'ancien français *hobe*, *hobel*, qui s'employait pour désigner un petit oiseau de proie. Nous employons *hobereau* au figuré, pour désigner un jeune gentilhomme sans fortune; en espagnol, remarque Chevallet, *tagarote* se prend également pour un petit faucon et pour un pauvre gentilhomme. Quant à l'étymologie du vieux français *hobe*, elle est fort controversée. Comme, d'après le *Dictionnaire* de Trévoux, le *hobereau* se dit aussi *aubrier*, comme il se dit *albanel* en provençal, on a conjecturé que *hobe* pouvait être pour *aube*, et que cela signifiait l'oiseau blanchâtre. Mais, pour que cette conjecture prît de la consistance, il faudrait, dit M. Littré, qu'on trouvât, en d'anciens textes français, *aube* pour *hobe*. Chevallet rapporte *hobe* au celtique : kymrique *hebog*, écossais *seobag*, *seabag*, irlandais *seabhach*, *seabhag*, faucon. Pictet prétend que le kymrique *hebog* est sûrement emprunté à l'anglo-saxon *hafuc*, *hafoc*, faucon, le même que l'ancien allemand *habuh*, *habih*, allemand *habicht*, anglais *hawk*, etc., qu'il compare également au persan *capak*). Petit gentilhomme campagnard : *Le peuple, qui d'un mot va souvent droit à l'idée, avait donné à ce petit gentilhomme le nom du moins gros des oiseaux de proie : il l'avait nommé le* HOBEREAU. (De Tocqueville.)

— Ornith. Oiseau de proie, du genre faucon : *Quoique l'alouette s'élève beaucoup, le* HOBEREAU *vole encore plus haut qu'elle.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Ornith. Le *hobereau* est le plus petit et le moins courageux des faucons. Il se nourrit de petits oiseaux et d'insectes. Le mâle a la gorge blanche, sillonnée, à partir des yeux, sur les côtés du cou, d'une large bande noire, le dessus du corps d'un noir bleuâtre, avec des bordures claires, le dessous blanchâtre, avec des taches longitudinales noires, le croupion et les cuisses rougeâtres, les pennes latérales de la queue rayées de noir au-dessus, et, en dessous, de blanchâtre entremêlé de bandes brunes. Le bec est bleuâtre, l'iris brun; les paupières et les pieds sont jaunes. La femelle a le dessus du corps d'un brun qui est presque noir, le dessous moins blanc que chez le mâle, avec des taches plus foncées. Les jeunes ont les parties supérieures très-noires et toutes les plumes bordées de roussâtre. Le sommet de leur tête est d'un roux très-vif. Deux grandes taches d'un jaune peu prononcé couvrent la nuque. La gorge et les côtés du cou sont d'un blanc fortement teinté de jaune. Les parties inférieures sont d'un jaune roussâtre semé de taches longitudinales d'un brun clair. Les pennes de la queue sont toutes terminées par une bande roussâtre. Le *hobereau* se rencontre communément en France, en Allemagne, dans le nord de l'Europe et de l'Asie. Il habite de préférence les bois situés au milieu des plaines cultivées. Il nous quitte en automne, mais revient de bonne heure au printemps. La femelle fait son nid sur les grands arbres ou dans les fentes des rochers. Elle y pond de trois à quatre œufs blancs, tiquetés de rougeâtre. Jadis, le *hobereau* était employé comme oiseau de leurre pour chasser les petits oiseaux, les perdrix, les cailles. On le portait sur le poing et sans chaperon. Il vole bien et montre beaucoup d'adresse dans sa chasse. Quant à son utilité, au point de vue agricole, elle peut être contestée. Cependant, s'il détruit beaucoup de petits oiseaux utiles, il fait encore une plus grande consommation de petits rongeurs qui infestent nos campagnes.

HOBHOUSE (sir Benjamin), homme d'Etat anglais, né à Bristol en 1757, mort en 1831. Il entra au Parlement en 1797, se fit remarquer dans les rangs de l'opposition, fut secrétaire du bureau du contrôle après la paix d'Amiens (1802), se démit de ces fonctions à la rentrée de Pitt aux affaires (1804), et renonça à la politique en 1818. Hobhouse est une des gloires les plus pures du parti libéral de l'Angleterre; il lutta avec constance contre les haines jalouses de ses compatriotes envers la France.

HOBHOUSE (John CAM), baron BROUGHTON, écrivain et homme politique anglais, né à Redland, près de Bristol, en 1785, mort en 1869. Il eut pour condisciple, à l'université de Cambridge, lord Byron, qui conserva toujours une vive amitié pour lui, et le nomma l'un de ses exécuteurs testamentaires. En 1809, Hobhouse publia un volume de vers intitulé : *Imitation et traduction des classiques, avec des poésies originales*, dans lequel se trouvaient des poésies de lord Byron; puis, pendant deux années, il visita avec ce dernier une partie du continent et l'Orient, et fit paraître, en 1812, le récit d'une de ces excursions dans un ouvrage intitulé *Voyage à travers l'Albanie*. Ce livre intéressant lui valut d'être nommé membre de la Société royale de Londres (1814). S'étant trouvé à Paris lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Hobhouse publia, après la bataille de Waterloo, des *Lettres écrites par un Anglais pendant les Cent-Jours* (Londres, 1816, 2 vol. in-8°), lettres qui produisirent une grande sensation, car il y attaquait vivement le gouvernement anglais et émettait des idées extrêmement libérales. Ces idées, qu'il reproduisit dans des discours, dans des pamphlets, notamment dans l'écrit intitulé *Une affreuse méprise du dernier pamphlet de lord Erskine*, lui attirèrent une condamnation (1819), mais lui acquirent une grande popularité. Entré, en 1820, à la Chambre des communes, Hobhouse se plaça dans les rangs de l'opposition la plus avancée, et fut l'un des fondateurs de la *Revue de Westminster*, dans laquelle il combattit à outrance la politique réactionnaire du chef des tories, Canning. Cependant Hobhouse, désireux d'arriver au pouvoir, se rapprocha peu à peu du parti qu'il avait combattu, de façon à se ménager une entrée dans les combinaisons ministérielles des whigs. Aussi, en 1831, fut-il nommé, par lord Grey, secrétaire au département de la guerre, et, en mars 1833, secrétaire d'Etat pour l'Irlande. Vivement attaqué pour avoir voulu maintenir l'impôt sur les portes et fenêtres, qu'il avait combattu autrefois, il donna sa démission de député, en appela à ses électeurs, qui refusèrent de le réélire, mais fut envoyé peu après à la Chambre des communes par la ville de Nottingham (1834). Hobhouse rentra au pouvoir, la même année, avec lord Melbourne, qui lui donna le poste de commissaire en chef des domaines. Il fit ensuite partie du bureau central des Indes (1839 à 1849) à l'époque du triomphe des *peelistes*, et, lors du ministère whig formé par lord John Russell, en 1846, il devint président du bureau des Indes, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1851. Bien que son administration eût donné lieu à de très-vives attaques et qu'il eût perdu, par ses palinodies, l'estime du peuple, il fut, aussitôt après avoir donné sa démission, élevé à la pairie, avec le titre de baron Broughton-Gyfford. A la fin de 1851, par suite des difficultés à former un ministère de coalition, il fit une courte rentrée aux affaires, mais se retira au commencement de 1852. Dans les dernières années de sa vie, il consentit à remplir les fonctions de lord lieutenant du comté de Wilts. Outre les ouvrages précités, on lui doit encore : l'*Italie, remarques faites dans divers voyages, de 1816 à 1854* (1859), ouvrage qui a obtenu l'honneur d'une seconde édition.

HOBIN s. m. (o-bain; *h* asp. — Scheler tire ce mot de l'anglais *hobby*, qui signifie à la fois une espèce de petit cheval et une espèce de petit autour. M. Littré croit que c'est le même mot que *aubin*). Cheval d'Ecosse à l'allure très-douce.

HOBROE, ville de Danemark, dans le Jutland, préfecture et à 57 kilom. N.-O. d'Aarhuus, sur la baie de Mariager; 2,200 hab. Station de douane; port d'hiver de 5e classe. Belle église. Hobroe est une des villes danoises qui ont progressé le plus rapidement. Son territoire, qui n'était jadis qu'une vaste lande stérile, est aujourd'hui admirablement cultivé; son commerce et son industrie sont florissants; la ville possède une vingtaine de bâtiments jaugeant ensemble plus de 300 last. Fabriques d'eau-de-vie; grande brasserie; fonderie, fabrique de machines, manufacture de tabac, fours à chaux, tuileries et chantiers de constructions navales. Son principal article d'exportation est le blé.

HOBS, dieu égyptien, dont les attributions ne sont pas connues. Il porte ordinairement une mitre ornée de deux plumes d'autruche. Un superbe bronze du Louvre représente le dieu Hobs.

HOBUS s. m. (o-buss). Bot. Syn. de MYROBOLAN.

HOBY, paroisse de Suède, dans le gouvernement de Bleking, sur la Baltique; environ 6,000 hab. Pays très-boisé, avec 90 lacs et un fleuve, le Braeckne, qui le traverse dans toute son étendue et se jette dans la mer. On voit à Hoby le fameux rocher dit *rocher du roi Harald*, couvert d'inscriptions, qui ont donné lieu à de vives discussions entre les savants suédois et danois.

HOC s. m. (ok; *h* asp. — mot lat. qui signif. *cela*). Jeu dans lequel il y a certaines cartes qui coupent toutes les autres, et sont, par conséquent, assurées à celui qui les joue : *Je ne sais ni le* HOC, *ni la prime, ni le trictrac.* (De Balz.) ‖ Nom des cartes privilégiées, au même jeu : *Il y a six* HOCS, *qui sont : les quatre rois, la dame de pique et le valet de carreau.* ‖ *Faire hoc*, Gagner la partie, au même jeu.

— Fam. *Etre hoc*, Etre assuré :

Eh! que n'es-tu mouton! car tu me *serais hoc*.
LA FONTAINE.

. . . . . Mon congé cent fois me *fût*-il *hoc*,
La poule ne doit point chanter devant le coq.
MOLIÈRE.

Sur un air tendre,
Faisons entendre
Comme à saint Roch
Le paradis *fut hoc*.
COLLÉ.

— *Ad hoc*, Mots latins qui signifient Pour cela, et qui, en français, ont le sens de Spécial, exclusivement destiné à la chose désignée : *Etablir un service* AD HOC. *Prendre ses précautions* AD HOC.

— *Ab hoc et ab hac*, Mots latins qui signifient De celui-là et de celle-là, et, dans le discours français, A tort et à travers : *Parler* AB HOC ET AB HAC *de ce qu'on ignore.*

HOCA ou **HOCCA** s. m. (o-ka — mot catalan). Jeu de hasard, qui a la plus grande ressemblance avec le biribi :

Il est au monde une aveugle déesse,
Dont la police a brisé les autels;
C'est du *hocca* la fille enchanteresse,
Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
VOLTAIRE.

HOCCO s. m. (o-ko; *h* asp. — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux gallinacés, qui habite l'Amérique équatoriale : *Les* HOCCOS *sont polygames.* (E. Baudement.) *Le* HOCCO *n'a point le caractère sauvage et inquiet du faisan.* (V. de Bomare.) *Dans le voisinage des habitations, les* HOCCOS *sont très-défiants.* (V. Meunier.) ‖ *Hocco brun du Mexique*, Nom vulgaire de l'hoazin. ‖ *Hocco du Brésil* ou *Hocco mitu*, Nom vulgaire du pauxi mitu. ‖ *Hocco pauxi*, Nom vulgaire du pauxi à pierre.

— **Encycl.** Les *hoccos* sont caractérisés par un bec robuste, de longueur médiocre, comprimé latéralement, à mandibule supérieure courbée et voûtée; des narines latérales; une huppe composée de plumes longues, étroites et redressées; des ailes courtes; la queue à douze pennes larges; les tarses hauts et dépourvus d'éperons; les pieds à quatre doigts, le postérieur très-long, les trois autres réunis à la base par une membrane. Les *hoccos* habitent exclusivement les régions équatoriales de l'Amérique, où ils représentent les dindons. Comme ceux-ci, ils perchent sur les arbres, où la conformation de leurs pieds leur permet de se maintenir solidement. Ils se plaisent dans les parties hautes des forêts, ce qui leur a fait donner par les Mexicains le nom de *tépototolt*, qui signifie oiseau de montagne. Ils vivent en société, se réunissent en troupes nombreuses, et se nourrissent de fruits, de graines et de bourgeons, et surtout des baies du thoa piquant, qu'ils avalent avidement. Leur démarche à terre est lente et grave; leur vol est bruyant et lourd. Leur voix présente une particularité remarquable : c'est une sorte de ventriloquie propre à ces animaux, et qui provient sans doute de la conformation de leur trachée-artère et de la solidité des parois de cet organe.

Les *hoccos* nichent tantôt sur le sol, tantôt sur les grosses branches d'arbre ou dans les anfractuosités des rochers. Le nid se compose de bûchettes entrelacées avec des brins d'herbe et tapissées de feuilles sèches à l'intérieur. La femelle ne fait qu'une ponte par an; elle est de quatre à huit œufs, blancs comme ceux de la poule commune, gros comme ceux de la dinde, et à coquille fort épaisse. Les petits courent en naissant, et, quand le nid est placé très-haut, on assure que le mâle les prend un à un avec son bec et les descend à terre, comme chez certains canards sauvages. Les jeunes *hoccos* ne se développent ensuite que lentement, et, après la première mue, n'ont encore acquis que les trois quarts du volume des adultes. Leur livrée est aussi très-différente, et les plumes de leur huppe, rayées de noir et de blanc, ne sont ni inclinées ni frisées, comme elles le seront plus tard.

La chair de cet oiseau est blanche, tendre, juteuse, d'un goût exquis, supérieure même à celle du faisan et de la pintade; aussi est-elle fort recherchée par les habitants des contrées où il vit.

Le *hocco* est de mœurs sociables, d'un naturel doux, paisible, si confiant, que les anciens auteurs l'ont taxé de stupidité. « Il semble, dit Buffon, s'oublier lui-même et s'intéresser à peine à sa propre existence. On dirait qu'il ne voit point le danger ou, du moins, qu'il ne fait rien pour l'éviter. Il est complètement inoffensif; sa douceur ou plutôt son indolence est telle qu'il songe à peine à fuir, lors même que quelques-uns de ses compagnons viennent d'être atteints par le plomb des chasseurs; il se sauve d'arbre en arbre, et semble avoir à peine conscience du péril qui le menace. Aublet, à la Guyane, en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire. Toutefois, la présence souvent répétée d'un ennemi peut changer ce naturel et le rendre inquiet, farouche et ombrageux. C'est ce qui est arrivé dans le voisinage des lieux habités, notamment au Paraguay, où l'aspect de l'homme suffit pour mettre en fuite ces oiseaux. Le *hocco*, pris jeune, supporte assez bien la captivité, et s'apprivoise facilement; s'il n'est pas détenu, il s'écarte de la maison pendant le jour, et s'en va même fort loin; mais il revient toujours le soir pour y coucher. D'après Aublet, il devient familier au point de venir heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir;

de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient; de suivre partout son maître, et, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner, à son retour, des marques de la joie la plus vive. »

Les précieuses qualités du *hocco* ont dû faire naître de bonne heure l'idée de le soumettre à la domesticité; il se prête très-docilement à ce régime, et, sans l'insouciance et l'apathie naturelles des habitants des contrées où il vit, sa domestication serait complète depuis longtemps. A diverses reprises, des tentatives ont été faites, mais sans esprit de suite, pour l'acclimater et le propager en Europe. « L'impératrice Joséphine, dit E. Baudement, avait fait placer à la Malmaison des *hoccos*, qu'on avait déjà élevés en domesticité dans les colonies, et qui s'y étaient reproduits par plusieurs pontes successives; mais ces précautions ne réussirent pas à acclimater ces oiseaux, comme cela avait eu lieu pour d'autres gallinacés; ils maigrissaient; leurs pontes devenaient de plus en plus rares; ils furent ensuite attaqués par une maladie qui parut à Mauduyt être une sorte de gangrène sèche, et qui leur rongea les pieds, en leur faisant perdre d'abord une phalange, puis une autre, puis tous les doigts et le tarse même, jusqu'à ce qu'enfin tous périrent successivement. Cette maladie mortelle fut occasionnée par l'humidité à laquelle se trouvait exposé leur logement. » Plus tard eurent lieu en Hollande d'autres essais beaucoup plus heureux. M. Ameshoff avait des *hoccos* en aussi grande abondance que les autres volailles de sa basse-cour et en faisait souvent servir sur sa table. Lord Derby en possédait aussi dans son parc de Knowsley, où ils se sont parfaitement acclimatés et régulièrement reproduits. On a souvent remarqué que, dans l'état de domesticité, leur ponte devient plus nombreuse. Enfin, à partir de 1825, des essais ont été tentés à Marseille, chez M. de Mongrand, sous la direction de M. Barthélemy Lapommeraye, qui a eu la persévérance de les continuer durant de longues années, avec des succès variables, mais qui ont démontré la possibilité de la domestication de ces gallinacés.

« Pour obtenir ces résultats, ajoute E. Baudement, plusieurs conditions, naturellement indiquées par les mœurs de ces animaux et par leur habitation, doivent être accomplies. Avant tout, il faut choisir, dans leur patrie, les individus les mieux conformés; puis les accoutumer à la domesticité dans les colonies d'Amérique, et les y garder jusqu'à ce qu'ils soient devenus féconds dans cet état pendant plusieurs générations. Pendant le premier hiver qu'ils passeraient en Europe, on devrait les tenir dans un local chauffé, et leur dresser, pour y fixer leur séjour habituel, des logements très-secs, ombragés, où ils pussent se percher haut, comme ils le font dans l'état de liberté. »

Dans les essais entrepris par M. Barthélemy Lapommeraye, les *hoccos* sont devenus aisément confiants et familiers, quelquefois même passablement hardis. Habitués progressivement à la société des autres oiseaux de basse-cour, ils accouraient aux heures où les repas étaient offerts à ces derniers. Ils se mêlaient à leurs nombreux commensaux, prenaient leur part de pâture, distribuaient des coups de bec aux plus proches voisins, ou étaient bourrés eux-mêmes par quelque coq jaloux de maintenir ses priviléges anciens dans la basse-cour. Assez souvent ils franchissaient les murs de l'enclos et se répandaient dans la campagne, se montrant friands de raisins, dont ils consommaient une assez grande quantité. Vers le déclin du jour, ils se rapprochaient toujours de l'habitation et rentraient dans le poulailler, sur les perchoirs duquel ils se juchaient, au milieu des poules. Le mâle poursuivait sa femelle, d'un air grotesque, avec obstination; un jour, celle-ci disparut, et ne revint qu'au bout de plusieurs semaines, suivie d'une quinzaine de poussins, qui grandirent et se développèrent à merveille. Ils ne manquaient pas d'accourir lorsqu'on leur jetait du millet. La mère alors s'ébattait avec une sorte de coquetterie, relevant et abaissant tour à tour sa huppe et épanouissant sa queue d'une manière saccadée. Quelquefois elle s'effarouchait des mouvements qu'on faisait pour la saisir, et, dans ce cas, laissait échapper un son guttural fortement accentué et répété à plusieurs reprises. Aussitôt que les petits furent en état de suivre partout leur mère, celle-ci renonça au séjour du poulailler pendant la nuit. Elle rechercha les cimes les plus élevées des arbres dont le feuillage épais pouvait lui fournir un abri sûr et commode. Le mâle l'y suivait exactement. Dès le point du jour, grands et petits étaient à courir les champs, souvent à de grandes distances, et à butiner çà et là. On obtint ainsi, pendant plusieurs années consécutives, des couvées plus ou moins nombreuses.

Les *hoccos* domestiques ne sont pas difficiles pour le choix des aliments. Ils ne recherchent pas moins le blé que le millet ou le maïs, et disputent aux poules et aux canards le son pétri qu'on donne à ceux-ci. Le pain est pour eux une véritable friandise. Ils mangent avidement les débris de viande crue et même apprêtée. Si on les laisse libres, ils se jettent sur les insectes, les fruits, les graines et diverses plantes. L'orge, l'avoine, le chènevis leur plaisent. Avec leur bec, ils coupent et avalent par morceaux des pommes, des poires et des prunes. Ils aiment beaucoup la salade et les choux; enfin, on les a vus entrer dans les cuisines et dérober jusqu'à des côtelettes sur le gril.

D'après M. Pomme, le *hocco*, en domesticité du moins, est polygame. Quand les femelles ne sont pas appariées, elles pondent leurs œufs au premier endroit venu et négligent de faire un nid; elles recherchent les caresses du premier mâle qu'elles rencontrent, mais ne vont pas plus loin dans l'acte de la reproduction. Celles qui sont pourvues d'un mâle pondent toujours dans le nid préparé par ce dernier. Ce n'est guère qu'à la quatrième année de leur importation que les femelles donnent des œufs parfaits, et rarement elles se livrent à l'incubation, qui dure environ un mois. Par contre, le mâle paraît rester étranger à l'éducation des petits; la femelle, sans être excellente nourrice, les élève assez bien. Il est à remarquer que, pendant les premières années, les *hoccos* continuent à pondre aux mêmes mois que dans leur pays natal.

Le genre *hocco* renferme quatre espèces bien déterminées. Le *hocco noir*, auquel s'appliquent particulièrement la plupart des détails que nous venons de donner, habite toute l'Amérique centrale, depuis le Mexique jusqu'au Brésil. On trouve, sur les bords du fleuve des Amazones, une variété mouchetée de blanc. Le *hocco roux* appartient plus spécialement au Mexique. Le *hocco tencholi* habite la Guyane et l'île de Curaçao. Le *hocco à barbillons*, peu connu jusqu'à ce jour, vit au Brésil et au Paraguay. On a aussi, mais à tort, donné le nom de *hocco* à divers gallinacés des genres hoazin et pauxi.

HOÇEIN, nom de plusieurs personnages musulmans. V. HOSSEIN.

HOC ERAT IN VOTIS (*Voilà ce que je désirais*) [Horace, liv. II, sat. VI, vers 1]. « Voilà ce que je désirais, dit Horace : un petit bien de campagne d'une étendue modeste, avec un jardin, une source d'eau vive près de la maison, et un petit bois... » Ces mots latins sont fréquemment employés en français, quand on veut énoncer un vœu dont la réalisation comblerait tous les désirs.

« Il vous faudrait une femme d'une taille imposante, portant sur la tête deux plumes, l'une verte, l'autre bleue; vêtue en amazone, conduisant un jour un cabriolet, et assistant le lendemain à la revue, montée sur le coursier qui, la veille, traînait le phaéton : *Hoc erat in votis.* »

WALTER SCOTT.

« Wolfgang n'est pas cupide... voici son *hoc erat in votis* : 1° 300 florins de fixe; 2° il ferait par an quatre opéras, deux sérieux et deux bouffes, qui lui rapporteraient au moins 500 florins; total, 800 florins (environ 1,700 fr.). Ce n'est pas une grosse somme. »

RIGAULT.

« Il existe à Saint-Etienne un honnête fabricant, aussi riche qu'une cantatrice italienne, qui s'est trouvé, dans son enfance, avoir lu les *Géorgiques* et traduit le Père Rapin, ce qui lui avait laissé je ne sais quel goût champêtre qui l'a forcé à avoir une maison de campagne, une *villa* avec des ombrages et des ruisseaux murmurants, et le *hoc in votis* écrit en grosses lettres sur la porte d'entrée, à la grande admiration des passants. »

J. JANIN.

HOCHBERG, château du grand-duché de Bade, dont les ruines se voient à 8 kilom. N. de Fribourg-en-Brisgau. Ce château, bâti sous Charlemagne et détruit par les Français en 1689, a donné son nom à une branche principale de la maison de Bade. Cette branche a pour auteur Henri, fils puîné de Hermann III, margrave de Bade, mort en 1190. En 1300, à la mort de Henri III, comte de Hochberg, ses deux fils, Henri IV et Rodolphe III, fondèrent les deux rameaux de Hochberg proprement dit et de Hochberg-Sausenberg. Le premier s'éteignit en 1418, avec Othon III, dernier comte de Hochberg-Hochberg, dont la succession territoriale revint aux margraves de Bade. Le second rameau eut pour dernier représentant mâle Philippe, comte de Hochberg-Sausenberg, mort en 1503. Jeanne, sa fille, épousa, l'année suivante, Louis, comte de Longueville, et obtint le comté de Neufchâtel, comme compensation des domaines de sa branche, qui passèrent également aux margraves de Bade. Charles-Frédéric, margrave de Bade, épousa en secondes noces, morganatiquement, en 1787, Louise-Caroline Geyer de Geyersberg, et lui fit octroyer par l'empereur d'Allemagne le titre de comtesse de Hochberg. Léopold, issu de cette union, succéda, en 1830, comme grand-duc de Bade, à son frère, Louis-Guillaume-Auguste, issu du premier mariage de leur père.

HOCHE s. f. (o-che; *h* asp. — L'origine de ce mot est controversée; Diez le tire de l'allemand dialectique *höck*, pli du jarret; Chevallet croit que c'est le même que *coche*, entaille, et qu'il vient également du celtique : armoricain *coch*, écossais *sgoch*, entaille; *sgoch*, inciser, entailler, fendre; kymrique *cosi*, irlandais *sgothog*, coupure. D'autres rapportent *hoche* au bas latin *hocus*, flamand *hock*, anglais *hook*, crochet. Enfin, on l'a aussi comparé au latin *occare*, serrer, en supposant un *h* prosthétique). Coche, entaillure : *Lorsque les nouvelles palmes se développent, les inférieures, qui sont les plus anciennes, tombent et laissent sur le trou des espèces de* HOCHES *raboteuses et annulaires.* (B. de St-P.)

— Marque faite sur une taille pour tenir le compte du pain et autres denrées qu'on prend à crédit.

— Agric. Labour donné, avant l'hiver, aux terres et aux vignes. ‖ Semis de seigle, d'orge, d'avoine ou de toutes ces graines réunies, que l'on fait à l'automne, afin d'avoir un pâturage d'hiver.

— Techn. Echancrure propre à recevoir le tenon du levier ou de la bascule d'une lame de coutellerie. ‖ Nom donné aux petits tenons de bois qu'on scelle dans les murs pour tordre des lignes ou cordeaux, et qui servent à régler leur épaisseur. ‖ Entaille qui arrête la corde d'une arbalète, lorsqu'elle est tendue. ‖ Petite entaille dans un morceau d'étoffe.

HOCHE (J.-G.), historien et théologien allemand, né à Gratzungen, comté de Hohnstein, en 1763, mort en 1836. Il embrassa la carrière évangélique, devint premier prédicateur à Groningue (1804), surintendant en 1805 et conseiller du consistoire (1812). Outre des sermons, on lui doit un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire détaillée du comté de Hohnstein, etc.* (Halle, 1798); *Recherches historiques sur les colonies néerlandaises de l'Allemagne inférieure* (Halle, 1791); *Histoire du stathoudérat dans les Provinces-Unies* (Brême, 1796); *Lettres sur la fièvre de lecture dont sont atteints nos contemporains* (Hanovre, 1794); *Adélaïde de Wildenstein* (Brême, 1798), etc.

HOCHE (Louis-Lazare), un des plus grands généraux, une des gloires les plus pures de la République française, né à Montreuil, faubourg de Versailles, le 24 juin 1768, mort au camp de Wetzlar le 19 septembre 1797. Son père, un ancien militaire dépourvu de toute fortune, était garde du chenil du roi. Ayant perdu sa mère à deux ans, le futur général en chef fut élevé par une tante, fruitière à Versailles, puis devint enfant de chœur, et fut, à quatorze ans, attaché comme palefrenier surnuméraire aux écuries royales. Dès cette époque, tout en se livrant aux pénibles et grossières occupations de son emploi, Lazare Hoche s'adonnait avec passion à l'étude et passait une partie de ses nuits à s'instruire. A seize ans, il s'enrôla dans les gardes-françaises, où sa vive intelligence, son caractère plein de franchise et d'élévation, son goût pour la lecture ne tardèrent pas à lui attirer la sympathie de ses camarades. Deux ans plus tard, en 1788, ayant appris qu'un caporal de sa compagnie, nommé Serres, faisait le métier de délateur, il n'hésita point à le provoquer en duel, lui perça le ventre d'un coup de sabre, mais reçut en plein visage une blessure dont il garda toute sa vie la cicatrice. Malgré son instruction et de brillants avantages extérieurs, qui faisaient dire un jour à une grande dame, en le voyant passer : « Quel beau général on ferait de ce jeune homme! » Hoche, par cette raison qu'il était un enfant du peuple, venait à peine d'être nommé caporal lorsque la Révolution éclata.

Cette admirable revendication du droit, de la liberté et de la justice, surgissant tout à coup, comme une formidable explosion de la conscience humaine indignée, au milieu des injustices, des priviléges, des abus monstrueux engendrés par le système monarchique, produisit une vive impression sur l'esprit de Hoche. Il devint un des adeptes les plus sincères de la Révolution, et figura parmi les sous-officiers des gardes-françaises qui embrassèrent la cause de l'Assemblée nationale et des intérêts populaires. Son corps ayant été dissous le 31 août 1789, il entra peu après, avec le grade de sergent, dans la garde nationale soldée. Adjudant sous-officier au 104e régiment d'infanterie le 1er janvier 1792, lieutenant au 58e cinq mois plus tard, capitaine le 1er septembre de la même année, il attira, par sa brillante conduite au siége de Thionville, l'attention du général Leveneur, qui le prit pour aide de camp, et il donna, peu après, de nouvelles preuves de son courage et de sa capacité, lors de la bataille de Nerwinde. Envoyé à Paris, après la trahison de Dumouriez, pour rendre compte de ce qui s'était passé, il adressa au comité de Salut public, par l'intermédiaire de Couthon, un plan de campagne si remarquable, que l'illustre Carnot dit, après en avoir pris connaissance : « Voilà un officier subalterne d'un bien grand mérite; » et, le 31 mai 1793, il était nommé adjudant général. Hoche se trouvait à Douai, lorsque, sur une dénonciation calomnieuse, il fut arrêté; mais le comité révolutionnaire, reconnaissant son patriotisme, l'acquitta, et il reçut alors le commandement de Dunkerque, menacé par le duc d'York. L'habileté avec laquelle il défendit cette ville contre les Anglais lui valut d'être nommé, presque coup sur coup, général de brigade (10 septembre 1793) et général de division (23 octobre 1794). En deux campagnes, il venait de passer par tous les grades et chacun avait été le prix d'une action d'éclat.

Hoche avait vingt-cinq ans à peine lorsque, après s'être emparé de Furnes, il fut appelé à commander en chef l'armée de la Moselle. Cette armée était alors une agglomération de 15,000 à 20,000 hommes, mal armés, mal équipés, mal disciplinés. A peine arrivé, Hoche aborde les soldats, interroge les officiers, se rend compte de tout, juge les hommes, donne les grades à ceux dont il apprécie le mérite, stimule le zèle de tout ce qui l'entoure, établit la discipline par un travail continuel, « car, disait-il, les armées qui n'ont pas de discipline sont toujours battues, » et, après avoir enflammé officiers et soldats de son ardeur patriotique, il marche à l'ennemi. Il s'agissait de chasser des frontières de l'Alsace 100,000 Allemands, commandés par Brunswick. Hoche va attaquer ce dernier à Kaiserslautern; mais, après une lutte de trois jours contre les Prussiens et les Autrichiens réunis, il se voit contraint de se replier jusqu'à la Sarre. Loin de se décourager, il forme aussitôt un nouveau plan plein de hardiesse. Après avoir opéré sa jonction avec l'armée du Rhin, sous les ordres de Pichegru, il traverse les Vosges à marches forcées, par un temps affreux, fond sur l'armée autrichienne, commandée par Wurmser, l'isole des Prussiens, la met en déroute (23 décembre), reçoit, trois jours plus tard, le commandement en chef des deux armées françaises, bat de nouveau Wurmser près de Wissembourg, débloque Landau, prend Gernesheim, Spire et Worms, et chasse complétement les Autrichiens de l'Alsace.

Hoche se couvrit, dans cette campagne, d'une gloire immortelle. Mais Pichegru, qui devait trahir la République, Pichegru, envieux de ses succès, non-seulement le força, par son mauvais vouloir, de rentrer dans ses cantonnements, mais encore l'accusa lâchement, auprès des commissaires Saint-Just et Lebas, d'aspirer secrètement à la dictature; on alla jusqu'à lui contester l'honneur des succès obtenus, et le jeune général protesta avec une indignation qui déplut; mais, comme on n'osait le frapper au milieu d'une armée qu'il venait de conduire à la victoire, on commença par l'en arracher en le nommant général en chef de l'armée d'Italie. A peine arrivé à Nice, Hoche se fait apporter une carte de la Péninsule. Après l'avoir quelque temps étudiée : « C'est là, dit-il en montrant du doigt à son aide de camp les plaines de la Lombardie et du Piémont, c'est là qu'est le véritable champ de bataille avec l'Autriche. » Quelques instants après, il était arrêté, conduit à Paris, et enfermé à la prison des Carmes, où il fit la connaissance de Joséphine Beauharnais. Séparé violemment de sa jeune femme, Anne-Adélaïde Dechaux, pour laquelle il avait une affection des plus vives, le jeune général conserva sa fermeté d'âme, son impassibilité stoïque, et employa ses heures de captivité à accroître la somme de ses connaissances, à étudier les grands écrivains, à faire de nouveaux progrès dans l'art de la guerre. En même temps, il se livrait sur les hommes à des réflexions qui changèrent sensiblement son caractère. Jusque-là d'une franchise impétueuse, incapable de cacher l'expression de ses sentiments, plein de fougue et d'ardeur, il devint tout à coup réservé, presque taciturne, et, avec cette puissance de volonté tenace, qui est un des traits saillants de cette grande physionomie, il apprit à se maîtriser complétement. C'est alors qu'il prit pour devise : *Res non verba*, « Des faits et non des mots. »

Les événements du 9 thermidor ouvrirent à Hoche les portes de la Conciergerie, où, depuis quelque temps, il était enfermé, et, à la fin de 1794, il fut appelé au commandement de l'armée des côtes de Brest. Dans ce nouveau poste, il ne se montra pas moins habile comme politique que comme homme de guerre. Ayant en face de lui des Français égarés, il s'attacha à éviter l'effusion du sang, à ne frapper les révoltés qu'après avoir tout tenté pour les rallier à la République, pour les faire rentrer dans le sein de la grande famille française. Il comprit que, s'il fallait être inflexible envers les agitateurs royalistes, qui exploitaient au profit de leur soif de domination la crédulité du peuple, il devait se faire plein de modération et de bonté pour ces masses aveugles, entraînées contre le gouvernement qui venait les délivrer. « C'est à cette conduite, dit Gambetta, qu'on peut voir ce qu'il y avait de sensibilité exquise, de tendresse démocratique, de véritables entrailles plébéiennes dans ce superbe héros. » A l'inflexible rigueur employée jusque-là, il substitua la modération et la douceur, convaincu que, pour terminer cette guerre fratricide, il fallait avoir recours à l'adresse plus encore qu'à la force. Pénétré de ces idées, il commença par établir dans son armée la discipline la plus sévère, défendit à ses soldats, sous les peines les plus graves, de molester les habitants, et bientôt il pouvait écrire avec vérité au comité de Salut public : « Déjà l'habitant regarde sans effroi celui qu'il appelle *bleu* et qu'il regardait comme son ennemi. » Ce n'est pas tout. Avec son coup d'œil pénétrant, il vit combien, jusque-là, la guerre avait été mal conduite, et il employa aussitôt contre les royalistes un système tout nouveau. Aux cantonnements, aux expéditions embarrassées d'un nombreux attirail, il substitua les camps retranchés de distance en distance et les colonnes mobiles battant incessamment le pays.